

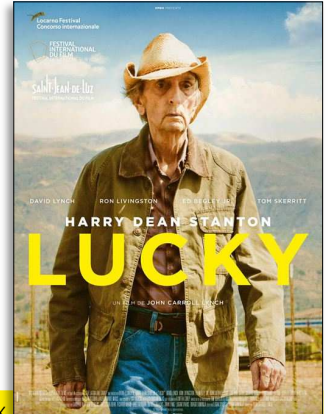
Semaine du 17 janvier 2018



Séance Ciné Café : le mardi 23 janvier à 14h00. En Version Originale et Sous-Titrée. Tout public - Conseillé à partir de 12 ans.

Amér. (Durée : 1h28). Drame de John Carroll Lynch avec Harry Dean Stanton, David Lynch, Ron Livingston...

Lucky est un vieux cow-boy solitaire. Il fume, fait des mots croisés et déambule dans une petite ville perdue au milieu du désert. Il passe ses journées à refaire le monde avec les habitants du coin. Il se rebelle contre tout et surtout contre le temps qui passe. Ses 90 ans passés l'entraînent dans une véritable quête spirituelle et poétique.



BELLE RÉVÉRENCE POUR HARRY DEAN STANTON

Quand t'es dans le désert depuis trop longtemps... Ainsi pourrait presque se résumer le destin de Lucky, au quotidien désormais réglé selon des rituels immuables, entre les brefs exercices matinaux en slip et marcel blancs, les mots croisés et le café – avec beaucoup de sucre – au diner local où il ne s'agirait pas non plus de lui chiper son siège attiré au comptoir. On a bien dit presque. D'abord parce que Lucky habite "presque" le désert... Et que pour les virées dans le désert, on verra plus tard !

C'est qu'il a mieux à faire, notre vieux cow-boy bougon et un brin désabusé, habité sans effort par un Harry Dean Stanton squelettique (et dont ce sera là le dernier rôle avant sa disparition en septembre dernier), à commencer par philosopher sur la vie, seul devant les jeux télé à la con ou avec quelques comparses comme Howard (délicieux David Lynch), pas encore remis d'avoir vu sa... tortue quitter le domicile conjugal, quand il ne pousse pas la chansonnette en espagnol dans des fêtes d'anniversaire. Les entraves, les interdits, la bêtise, Lucky leur ferait bien leur sort, mais à quoi bon, finalement ? De quoi pourrait-il se plaindre s'ils venaient à ne plus accompagner ses journées ? Alors autant en sourire et continuer d'aller de l'avant jusqu'à ce que ce ne soit plus possible...

Xavier Bonnet, Rolling Stone.

John Carroll Lynch, acteur principalement cantonné aux seconds rôles mais dont le visage n'est pas inconnu du grand public, passe pour la première fois de l'autre côté de la caméra en mettant en scène Harry Dean Stanton dans un dernier rôle sur mesure. Lucky est une épopée intérieure qui illustre avec pudeur qu'une crise existentielle peut survenir à tout âge de la vie. Du haut de ses quatre-vingt-dix printemps, Lucky a des allures de cowboy en retraite. Avec un flegme parfois presque comique, il déambule sur les chemins poussiéreux qui le mènent en ville, puis dans les mêmes rues qu'il arpente depuis des décennies. Dans ces nombreuses scènes de marche, Stanton est seul, perdu au milieu du cadre, en errance. Impossible alors de ne pas penser au personnage qu'il avait incarné dans Paris, Texas de Wim Wenders en 1984, comme si Travis n'avait jamais cessé sa marche nocturne à travers le désert Texan pour arriver ici. Le réalisateur s'offre également une distribution de choix pour les seconds rôles avec notamment David Lynch – homonyme du réalisateur mais sans liens de parenté – qui excelle ici dans l'interprétation d'un excentrique déprimé.

Sourire au temps qui passe

Le film débute par une série de plans larges et fixes d'un désert aride et figé qui n'ont pas pour seul but de planter le décor. Ils introduisent symboliquement ce que nous propose le film : chercher à voir ce qui se trouve au-delà des images et contempler notre propre condition mortelle. Une tortue domestique en pleine évasion vient briser l'immobilité du cadre, mais son extrême lenteur semble nous prévenir qu'il va falloir prendre son temps dans l'histoire qui va nous être contée. Cette créature, qui peut vivre jusqu'à deux-cent ans, va devenir par son absence un pilier important de la réflexion du film sur la notion et la perception du temps qui passe. Il aborde par ce biais le questionnement constant de l'être humain sur sa place et le but de son existence. Vaste et ambitieux programme auquel Lucky propose une réponse tendre et poétique à travers son personnage principal. Enchaînant les cigarettes plus vite que ses exercices de yoga matinaux, Lucky prend conscience après une chute sans conséquence que malgré sa santé de fer, il ne lui reste que relativement peu de temps à vivre au regard de son grand âge. Il doit accepter la peur qui découle de cette prise de conscience, et la solitude qu'elle engendre. Il ne cherche alors pas à rendre extraordinaire son quotidien, mais bien au contraire à épouser cette attente avec sérénité et honnêteté sur l'avenir. Un des choix majeurs du scénario et qui fait la force de son propos, est de ne pas dramatiser le récit. Plutôt que de traiter de la fin de vie de manière sombre à travers une maladie ou une dégradation de l'état physique, le film reste toujours centré sur la considération philosophique et émotionnelle de la mort. Aucun élément dramatique majeur ne vient par ailleurs ponctuer le récit mais à l'image du quotidien de son héros, celui-ci entretient un rythme constant sans jamais tomber dans la monotonie.

Voyage spirituel

La religion n'est jamais directement nommée mais de nombreuses allusions et références bibliques parcourent le film. Dans les premières minutes Lucky ouvre la porte pour sortir de chez lui et se retrouve baigné d'une puissante lumière blanche faisant aisément penser à une des représentations de l'entrée au paradis. La suite nous montrera que Lucky est un athée convaincu, et il n'est sans doute pas anodin qu'il finisse par adopter une colonie de criquets, un des fléaux de l'apocalypse, destinés à nourrir les reptiles de l'animalerie. Lors de ses pérégrinations, il passera à plusieurs reprises en proférant des insultes devant un lieu qui reste dans un premier temps hors champ et dont on ne distingue que l'entrée. Le réalisateur marque alors symboliquement la délivrance de son héros et son apaisement face à la religion lorsqu'il nous montrera enfin ce mystérieux lieu par un contrechamp. Le réalisateur s'attache à saisir les expressions du visage de son acteur qui porte le passage du temps. Les gros plans laissent émerger véritablement l'intime à travers son regard, où l'on peut discerner tantôt la peur et la tristesse d'un homme arrivé au crépuscule de sa vie, tantôt la détermination de vivre pleinement le temps qu'il lui reste. Harry Dean Stanton nous quitte en allumant une dernière cigarette, clôturant un premier film à la mise en scène maîtrisée et à la hauteur de son talent.

Laetitia Scherier, Critikat.com.

Joachim Lepastier - Cahiers du Cinéma

Bien plus qu'un film-codicille à 60 ans de carrière, Lucky rend complexe les émotions simples et simples les interrogations complexes.

Chris Huby - Ecran Large

Un film important et touchant pour les spectateurs qui sauront deviner quelles sont les intentions du metteur en scène et de ses comédiens, à travers une belle histoire métaphorique. Un dernier beau film pour le grand Harry Dean Stanton, décédé en septembre dernier.

3 Prix dont le Prix Orizzonti de la meilleure actrice à la Mostra de Venise 2017.

Drame de Sofia Djama avec Sami Bouajila, Nadia Kaci, Faouzi Bensaïdi...
Alger, quelques années après la guerre civile. Amal et Samir ont décidé de fêter leur vingtième anniversaire de mariage au restaurant. Pendant leur trajet, tous deux évoquent leur Algérie : Amal, à travers la perte des illusions, Samir par la nécessité de s'en accommoder. Au même moment, Fahim, leur fils, et ses amis, Feriel et Reda, errent dans une Alger qui se referme peu à peu sur elle-même.



PLONGÉE DANS LA NUIT ALGÉROISE

Le premier film de Sofia Djama explore les blessures du passé avec des personnages de deux générations différentes.

En attendant les hirondelles, le titre du beau film de Karim Moussaoui, sorti le 8 novembre, évoquait l'attente du printemps dans un pays coincé dans un interminable hiver politique. La sélection *des Bienheureux* à Venise, après celle d'*En attendant les hirondelles* à Cannes, montre que le printemps cinématographique algérien ne se fera plus désirer. Premier long-métrage de Sofia Djama, *Les Bienheureux* fouille avec courage et détermination dans les blessures du passé, comme l'on fait les films des confrères argentins ou chiliens quand le cinéma de leurs pays a réapparu à la sortie des dictatures.

La réalisatrice a circonscrit le champ de son exploration à la ville d'Alger, faite de réalités qui coexistent en s'ignorant, dont les habitants ne se croisent qu'au hasard des soubresauts de l'histoire. On est en 2008, vingt ans après le début du processus qui aboutit à la guerre civile. Le scénario de Sofia Djama met en mouvement un couple d'adultes, Samir (Sami Bouajila) et Amal (Nadia Kaci), et un groupe de jeunes à la fois unis et divisés par leur expérience des années de terreur. Samir est médecin et vit confortablement grâce aux avortements clandestins qu'il pratique, Amal est enseignante. Leur fils Fahim (Amine Lansari), étudiant peu enthousiaste, traîne avec Reda (Adam Bessa), un garçon qui a choisi le mysticisme pour échapper à l'intégrisme (il veut se faire tatouer une sourate sur le dos, ce qui fait hurler au sacrilège ses amis islamistes) et Feriel (Lyna Khoudri), qui vit seule avec son père dans un appartement sur lequel pèse un souvenir que l'on devine atroce.

L'intrigue, concentrée sur quelques heures, tourne autour d'enjeux qui vont du dérisoire (où donc Samir et Amal vont-ils bien pouvoir célébrer les vingt ans d'un mariage qui bat de l'aile ?) au tragi-comique (Reda parviendra-t-il à graver l'expression de sa foi dans sa chair ?).

De chacune de ces quêtes, Sofia Djama fait une urgence, l'expression d'inquiétudes, d'espérances et de révoltes qui dépassent les personnages. Et si ceux-ci parviennent à incarner ces déchirures qui parcourent tout un pays, c'est parce que la jeune réalisatrice fait preuve d'une maîtrise étonnante de la direction d'acteur. La dispute qui déchire le couple d'adultes tourne autour du sort de leur fils. Amal veut l'envoyer en France (ce à quoi le jeune homme ne tient pas particulièrement), Samir veut le garder près de lui, déguisant ce désir sous les oripeaux d'un optimisme patriotique auquel lui-même ne croit guère. Sami Bouajila est las, fragile, au bord de la reddition, Nadia Kaci (qui tenait le rôle, bref mais essentiel, d'une victime de la guerre civile dans *En attendant les hirondelles*) est magnifique de douleur et d'obstination.

**L'INTRIGUE,
CONCENTRÉE SUR
QUELQUES HEURES,
TOURNE AUTOUR
D'ENJEUX QUI VONT
DU DÉRISOIRE AU
TRAGI-COMIQUE**

Triste anniversaire

En contrepoint de cette discussion, la réalisatrice suit ses personnages errant dans la nuit algéroise, en quête d'un lieu qui accueillerait leur triste anniversaire, qu'ils veulent célébrer avec du vin, en amoureux (et pas dans la « salle familiale »). Ce portrait d'une intelligentsia qui ne parvient pas à se dépêtrer de son cauchemar est sans pitié, mais pas sans empathie. Il n'empêche, le cœur de Sofia Djama penche du côté des jeunes gens. Il faut dire qu'avec Lyna Khoudri (récompensée à Venise d'un prix d'interprétation dans la section Orizzonti), elle a trouvé l'incarnation idéale d'une génération. Feriel doit négocier en permanence les termes de sa liberté conditionnelle : ne pas se soumettre au regard des voisins, mais ne pas le provoquer inutilement ; considérer les hommes comme des amis sans se faire le simple objet de leurs fantasmes, érotiques ou religieux.

Pendant que la quête des parents les mène dans des lieux de plus en plus déprimants, les jeunes passent par les interstices ménagés dans le tissu urbain, jusqu'à cet étonnant squat où coexistent religieux et punks, voyous et fils de bourgeois. Ces images d'Alger, seul le cinéma pouvait les porter aux yeux du monde.

Thomas Sotinel, Le Monde.



Vincent Thabourey - Positif

Il y a une sorte d'indolence dans la réalisation, un lâcher prise salutaire dans la construction dramatique qui puise avant tout son énergie dans ses acteurs : Sami Bouajila et Nadia Kaci font vivre leur couple avec une extrême sensibilité, une finesse de jeu qui rend poignant ce couple au bord du naufrage mais qui refuse de le reconnaître.

Jacques Morice - Télérama

Les Bienheureux tient, donc, de la chronique sobrement élégante. Où la tension, légère au début, s'amplifie.

Isabelle Danel - Les Fiches du Cinéma

Un premier long métrage intense et courageux sur tous les deuils impossibles : de l'avenir et de la fidélité à soi-même, des idéaux et des hommes.

Cyril Béghin - Les Cahiers du Cinéma

L'ambition du premier long métrage de Sofia Djama est étonnante, d'autant plus qu'elle en réalise le programme dans une forme discrète, cachant l'ampleur de ses perspectives dans des détails et des répliques dispersées.

Ce remarquable premier long métrage autopsy avec un peu de distance (l'action se passe en 2008), la société algérienne en train de panser les plaies de la guerre civile. Comme dans les films de Robert Guédiguian, tout passe par des dialogues, assez politisés, entre plusieurs personnages de différentes générations : il y a Amal et Amir, couple qui fête ses 20 ans de mariage dans une atmosphère électrique ; leur fils insolent, Fahim, qui traîne un spleen inavoué entouré de ses amis, le "punk religieux" Reda et la joyeuse Feriel. Au cours de 24 heures mouvementées, ils vont appréhender la difficulté d'avancer dans un pays où règne une omerta généralisée sur les événements passés... C'est un film bavard sur la difficulté de communiquer, où les choses graves sont expectorées brutalement, sans prévenir. Sofia Djama procède par des ruptures de ton qui donnent sa couleur mélancolique aux Bienheureux, traversé de longues plages d'errance dans un Alger très peu vivant, comme figé dans le temps. Puissant.

Christophe Narbonne, Première.

Semaine du 24 janvier 2018

En version originale et sous-titrée ; Prix d'interprétation féminine au Festival de Cannes 2017 et Meilleur film en langue étrangère au Golden Globes 2018 ; Avertissement : des scènes, des propos ou des images peuvent heurter la sensibilité des spectateurs.

Franco-allemand. (Durée : 1h46). Drame de Fatih Akin avec Diane Kruger, Denis Moschitto... La vie de Katja s'effondre lorsque son mari et son fils meurent dans un attentat à la bombe. Après le deuil et l'injustice, viendra le temps de la vengeance.

NAISSANCE DU PROJET

Fatih Akin a ressenti le besoin de faire ce film après les meurtres commis en Allemagne, contre des personnes d'origine turque, par des membres du groupuscule néo-nazi NSU (littéralement Clandestinité Nationale-Socialiste). Le procès de Beate Zschäpe, la seule survivante parmi les assassins, est toujours en cours. L'une des victimes avait d'ailleurs joué au foot avec le frère du metteur en scène et n'habitait pas loin de ce dernier, dans le quartier d'Altona, à Hambourg. Akin raconte :

"Des meurtres proches, touchant des gens ayant la même origine que moi : j'aurais pu moi-même être l'une des victimes... L'enquête a fait scandale, parce que la police a d'abord soupçonné les victimes elles-mêmes : celles-ci étaient forcément impliquées dans le trafic de drogue, ou dans des salles de jeu clandestines, ou dans d'autres activités criminelles. Les meurtres ne pouvaient être que des règlements de compte de la mafia turque... La presse a tellement relayé les soupçons de la police que les familles des victimes elles-mêmes s'interrogeaient : et si mon père ou mon fils avaient vraiment fait affaire avec le crime organisé...? Mais tout était faux : les victimes n'avaient rien à se reprocher."

UN PREMIER JET BIEN DIFFÉRENT...

La première version de In the Fade date de 2012 et Fatih Akin a commencé à l'écrire en pensant que le film pourrait être un "plan B" au cas où il ne parviendrait pas à financer The Cut, un projet très coûteux. Ce premier jet ne ressemble pas à ce qu'est devenu le long métrage et à ce stade d'écriture, le héros était un homme, qui tombait amoureux d'une activiste de gauche et partait à la chasse aux néo-nazis, le tout dans une ambiance à la Taxi Driver...

"En suivant le procès, je me suis rendu compte que la réalité était encore plus cinématographique que ce que j'avais écrit. Le héros est devenu un proche d'une des victimes. Puis, ils ont été deux, un homme et une femme. La femme était d'origine turque. Quand j'ai éliminé le personnage de l'homme, j'ai trouvé plus fort de faire de cette femme une Allemande", explique le réalisateur.



Diane Kruger dit oui !

Diane Kruger a rencontré Fatih Akin en au Festival de Cannes, en 2012. La comédienne se remémore :

"J'étais spontanément allée le voir parce que j'aime beaucoup son travail, et que j'aurais été ravie qu'il ait un projet pour moi. Cinq ans plus tard, il m'a contactée via Melita Toscan du Plantier, une de ses productrices et il est venu me rendre visite à Paris. Il m'a parlé de Katja, l'héroïne, et des hésitations qu'il avait encore : étais-je prête à incarner ce personnage qui est la négation même du glamour ? Je lui ai répondu que j'étais très intéressée."

Semaine du 24 janvier 2018

En version originale et sous-titrée ; 3 Prix dont le Prix du Jury et de la Critique au Festival du Cinéma Américain de Deauville 2017.

Amér. (Durée : 1h32). Drame fantastique de David Lowery avec Casey Affleck, Rooney Mara, McCollm Cephas Jr.....

Apparaissant sous un drap blanc, le fantôme d'un homme rend visite à sa femme en deuil dans la maison de banlieue qu'ils partageaient encore récemment, pour y découvrir que dans ce nouvel état spectral, le temps n'a plus d'emprise sur lui. Condamné à ne plus être que simple spectateur de la vie qui fut la sienne, avec la femme qu'il aime, et qui toutes deux lui échappent inéluctablement, le fantôme se laisse entraîner dans un voyage à travers le temps et la mémoire, en proie aux ineffables questionnements de l'existence et à son incommensurabilité.



Un fantôme erre, observe le chagrin de sa compagne, voit le temps filer. Jusqu'à l'oubli ? David Lowery construit une puissante expérience de cinéma. Un très grand film, absolument terrassant.

« Il y a quelque chose d'élégiaque dans toutes mes réalisations. Sans doute parce que je parle souvent du temps qui passe. Il y a cet élan élégiaque dans le fait de laisser un pan du monde derrière soi, dans l'incertitude que représente le futur. Le temps ne se soucie pas de nos sentiments et les blessures finissent toujours par s'estomper. » L'an dernier, le réalisateur David Lowery nous parlait en ces termes de son PETER & ELLIOTT LE DRAGON (voir Cinemateaser n°60) mais, sans même qu'on le sache, il aurait tout autant pu nous décrire en avance son nouveau film, A GHOST STORY, qu'il venait alors de tourner dans le plus grand secret. C (Casey Affleck) et M (Rooney Mara) vivent dans une petite maison. Quand le premier meurt dans un accident de voiture, il revient hanter la bâtisse et assiste, impuissant, au chagrin de sa compagne. Avec A GHOST STORY, David Lowery pousse encore plus avant son exploration de la tristesse du temps qui passe : il la place au centre du récit et de son expérience émotionnelle. Avec le format 1:33, le réalisateur ne fait pas qu'emprisonner son protagoniste dans le cadre très délimité de son errance post-mortem car avec ses coins arrondis, l'image renvoie presque à celle d'anciens films familiaux qu'on aurait découverts au fond du grenier. Une intimité immédiate se crée alors à l'écran et elle ne fait que s'amplifier à mesure que A GHOST STORY happe séquence après séquence son spectateur, l'englobe dans son cocon narratif, visuel et sonore. Avec son budget minuscule et son fantôme très prosaïque en forme de drap blanc, A GHOST STORY pourrait avoir l'air d'un objet fragile, soumis à la nécessité d'une difficile suspension d'incrédulité. Mais il n'a au final rien de fragile : Lowery fait preuve d'une maîtrise telle qu'il impose aisément ses parti-pris et façonne une grande expérience de perception, sur la perception. La mort entre dans la vie sans drame ni fureur mais banalement, de manière éthérée : là débute un travail remarquable sur les forces contraires qui animent ce film dont la simplicité est d'une grande complexité. Lowery traite l'extraordinaire sur un mode banal mais s'attarde sur le quotidien pour le rendre incroyable. Il étire des scènes d'apparence triviale pour tester la perception du spectateur, lui faire oublier la présence du fantôme. Il brouille les sens du public, accumule autant de silences pesants que des morceaux de bravoure musicale, joue sur le statisme de son spectre à travers de très travaillés cadres dans le cadre, avant de bousculer son récit et de le mettre en mouvement avec des ellipses soudaines transformant subitement le décor. Dans ces sauts dans le temps se confondent poétiquement la perception du spectateur et celle du fantôme – Lowery effectue-t-il des coupes dans le récit ou son protagoniste vit-il simplement le temps de manière différente de la nôtre ? À chacun de le décider. Car, loin d'être théorique, l'expérience A GHOST STORY est profondément charnelle – David Lowery joue sur les textures, sur ce qui est palpable ou visible et ce qui ne l'est pas, sur les fumées, les reflets, les rais de lumière. Sur ce drap blanc qui erre à travers le temps, chacun peut projeter ses peurs et ses chagrins, ce qu'il craint de laisser ou ce qu'il a déjà perdu, jusqu'à en ressortir totalement bouleversé, terrifié ou abasourdi. Un film rare.

Aurélien Allin, Cinéma Teaser.

Tout Public - Conseillé à partir de 11 ans. En VOST.

Amér. (Durée : 2h16). Comédie d'Alexander Payne avec Matt Damon, Kristen Wiig, Christoph Waltz ...

Pour lutter contre la surpopulation, des scientifiques mettent au point un processus permettant de réduire les humains à une taille d'environ 12 cm : le "downsizing". Chacun réalise que réduire sa taille est surtout une bonne occasion d'augmenter de façon considérable son niveau de vie. Cette promesse d'un avenir meilleur décide Paul Safranek et sa femme à abandonner le stress de leur quotidien à Omaha (Nebraska), pour se lancer dans une aventure qui changera leur vie pour toujours.

Dès ses débuts, Alexander Payne a adopté une posture casse-gueule : celle de l'humaniste qui observe ses contemporains avec une distance goguenarde, voire une morgue confinant à la misanthropie. C'était flagrant dans Nebraska et son portrait ambigu de l'Amérique profonde, résumée aux rednecks dégénérés et aux grands espaces désincarnés. Le voir s'atteler à une fable d'anticipation est sans doute la meilleure idée qu'il pouvait avoir, la licence poétique qu'elle induit lui permettant de continuer à commenter le monde avec une hauteur moins discutable. Typiquement "paynien", le personnage de Paul Safranek, Américain moyen à la vie étriquée, employé zélé et mari modèle, illustre à merveille le tour de passe-passe opéré dans Downsizing qui raconte par l'absurde un destin bigger than life : c'est en étant rétréci que Paul Safranek deviendra grand. Rétréci ? Ah oui, on ne vous a pas tout dit. Situé dans un futur déterminé, le film raconte comment, après une avancée scientifique majeure, les Hommes ont le choix d'être réduits à une taille microscopique et, ce faisant, de participer significativement à l'effort écologique mondialisé. Confinée dans des micro-cités sous verre, cette humanité alternative sera-t-elle l'avenir de l'humanité tout court ?

Quand Payne convoque Capra

Tout au long de l'histoire, Alexander Payne avance masqué. Le héros apparaît longtemps comme un ersatz de ses hillbillies habituels, un peu bêta, pas méchant, qu'il place dans des situations humiliantes comme lorsque Paul est lâchement abandonné par sa femme -elle s'est soustraite au dernier moment à l'opération de réduction et finira par demander le divorce. Suite à cette trahison, le personnage aurait pu devenir cynique et épouser la cause de Dusan, le voisin combinard de Paul qui ne voit dans le rétrécissement que les avantages économiques transformant la classe moyenne en classe supérieure. C'est tout le contraire qui se passe. Paul s'éprend de Ngoc Lan Tran, première "réfugiée minuscule", dont il va finir par partager les préoccupations socio-humanitaires (qui agitent aussi ce monde-ci) et donner un sens à sa vie. À travers ce personnage de crédule idéaliste de plus en plus volontaire, Alexander Payne dévoile un optimisme à la Capra qu'on ne lui soupçonnait pas et signe au passage son film le plus enchanteur. Le meilleur ?

Christophe Narbonne, Première.



Olivier De Bruyn - Positif

"Downsizing" séduit grâce à sa singularité et confirme l'inspiration d'un auteur résolument hors norme dans le paysage du cinéma américain.

Thomas Sotinel - Le Monde

La mise en scène de Payne colle à ces ruptures de ton, avec cette faculté à installer une familiarité immédiate avec les personnages.

Programme des Court-Métrages du mois du mois, en partenariat avec Agence du court métrage :

Semaine du 17 janvier :

Une tête disparait de Franck Dion. Animation. (Durée : 9min28). Jacqueline n'a plus toute sa tête mais qu'importe, pour son voyage au bord de la mer, elle a décidé de prendre le train toute seule, comme une grande !

Un obus partout de Zaven Najjar. Animation. (Durée : 9min). Beyrouth, 1982. C'est le jour du match d'ouverture de la Coupe du Monde de football. Pour rejoindre sa fiancée, un jeune Libanais doit traverser un pont contrôlé par l'armée.

Semaine du 24 janvier :

VAYSHA l'aveugle de Theodore Ushev. Animation. (Durée : 8min14). Vaysha n'est pas une jeune fille comme les autres, elle est née avec un œil vert et l'autre marron. Ses yeux vairons ne sont pas l'unique caractéristique de son regard. Elle ne voit que le passé de l'œil gauche et le futur de l'œil droit.

Journal animé de Donato Sansone. Animation. (Durée : 3min30). Journal animé est une improvisation artistique menée au jour le jour entre le 15 septembre et le 15 novembre 2015 inspirée par l'actualité internationale des pages du quotidien français Libération, où se sont brutalement invités les tragiques événements survenus à Paris le 13 novembre.

Semaine du 31 janvier :

OKTAPODI de Julien Bocabeille, François-Xavier Chanioux et Olivier Delabarre. Animation. (Durée : 2min27). Pour échapper aux griffes d'un commis cuisinier, deux poulpes se lancent dans une burlesque course poursuite. Pourtant, malgré leur improbable succès pour échapper à leur fatale destinée, leur combat pour rester unis ne semble pas fini.

Prochainement sur nos écrans :

The fits

Drame d'Anna Rose Holmer avec Royalty Hightower, Alexis Neblett, Da'Sean Minor...
(Prix de la Critique au Festival du Cinéma Américain de Deauville 2016. Tout public - Conseillé à partir de 12/13 ans)
Dans le cadre d'un Ciné-Débat sur le thème "L'adolescent et le corps", en partenariat avec le collège Sainte Anne (Plougastel) : Le mercredi 24 janvier à 20h30, débats animés par Loïck Jousni du CHU de Brest, psychologue clinicien, responsable de la maison des adolescents du Finistère-Nord.

Elixir, l'histoire du premier Festival de rock français

Documentaire de Gérard Pont et Jérôme Brehier.
Séance Unique le vendredi 26 janvier 2018 à 20h30, en présence du réalisateur.

Vers la lumière

Drame de Naomi Kawase avec Masatoshi Nagase, Ayame Misaki, Tatsuya Fuji... (En VOST)
Rencontres autour de l'audio-description avec Marie Diagne (association Le Cinéma parle)
à l'issue de la projection : le jeudi 1er février à 20h30.

Pour plus d'information sur la programmation du cinéma Image, consultez son site internet :

www.imagecinema.org

PLOUGASTEL



vous allez vous aimer...

